

jésuitesinternationale



L'éducation est l'avenir



Chères lectrices, chers lecteurs,

Notre signe distinctif, une représentation symbolique du Christ sur laquelle le crucifié est amputé d'une jambe, trouve ses origines dans le travail du Service jésuite des réfugiés au Cambodge. Pendant les années difficiles qui ont suivi le règne impitoyable des Khmers rouges, les collaborateurs de ce service y ont vu un symbole d'espoir. Un espoir qui se manifeste par une empathie profonde pour les souffrances incommensurables des populations déplacées et surtout des victimes des mines antipersonnel. Le Service des réfugiés s'est engagé dans la Campagne internationale pour l'interdiction des mines antipersonnel, qui s'est vue décerner le prix Nobel de la Paix en 1997. Aujourd'hui, la nouvelle école des jésuites, en voie de construction, est une étape importante vers un avenir meilleur. Une fois de plus, l'enseignement et l'éducation joueront ainsi un rôle clé, comme mon confrère allemand Klaus Vähröder et sa collègue Judith Behnen de Nuremberg en témoignent dans le compte rendu suivant, suite à leur visite du projet au Cambodge.

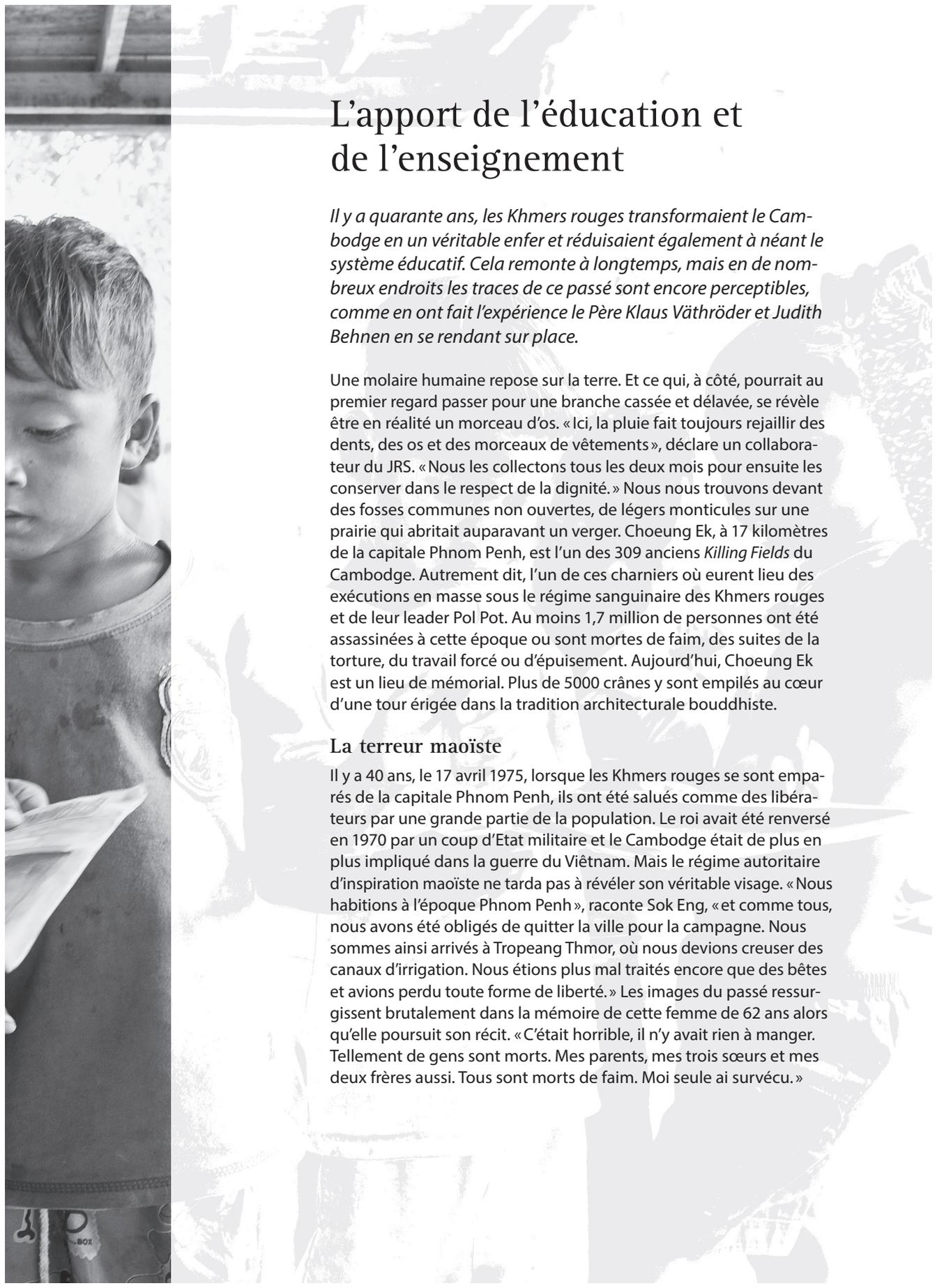
Au cours de la Summer School des élèves de sixième, nous avons constaté que 40 des 150 enfants âgés de 12 à 13 ans ne maîtrisaient correctement ni la lecture ni l'écriture. Personne ne l'avait remarqué dans les écoles des villages dont ils sont originaires, ce qui en dit long sur le système scolaire public de ce pays. La nouvelle école des jésuites répond donc à une nécessité absolue et son rayonnement s'étendra jusqu'aux écoles des villages voisins. Ses différentes composantes, de la maternelle à la formation des enseignants, seront mises en œuvre pas à pas. Des jésuites du monde entier participent à ce projet. Nous avons été priés de soutenir la construction du collège, dont le coût s'élève à un million de francs suisses. Cela correspond à environ 250 francs suisses par élève sur une période de 10 ans. Je vous prie, au nom des enfants du Cambodge, de bien vouloir contribuer à ce cadeau de Noël.

Merci de tout cœur et que Dieu vous bénisse!

P. Toni Kurmann SJ

Père Toni Kurmann SJ
Procure des missions





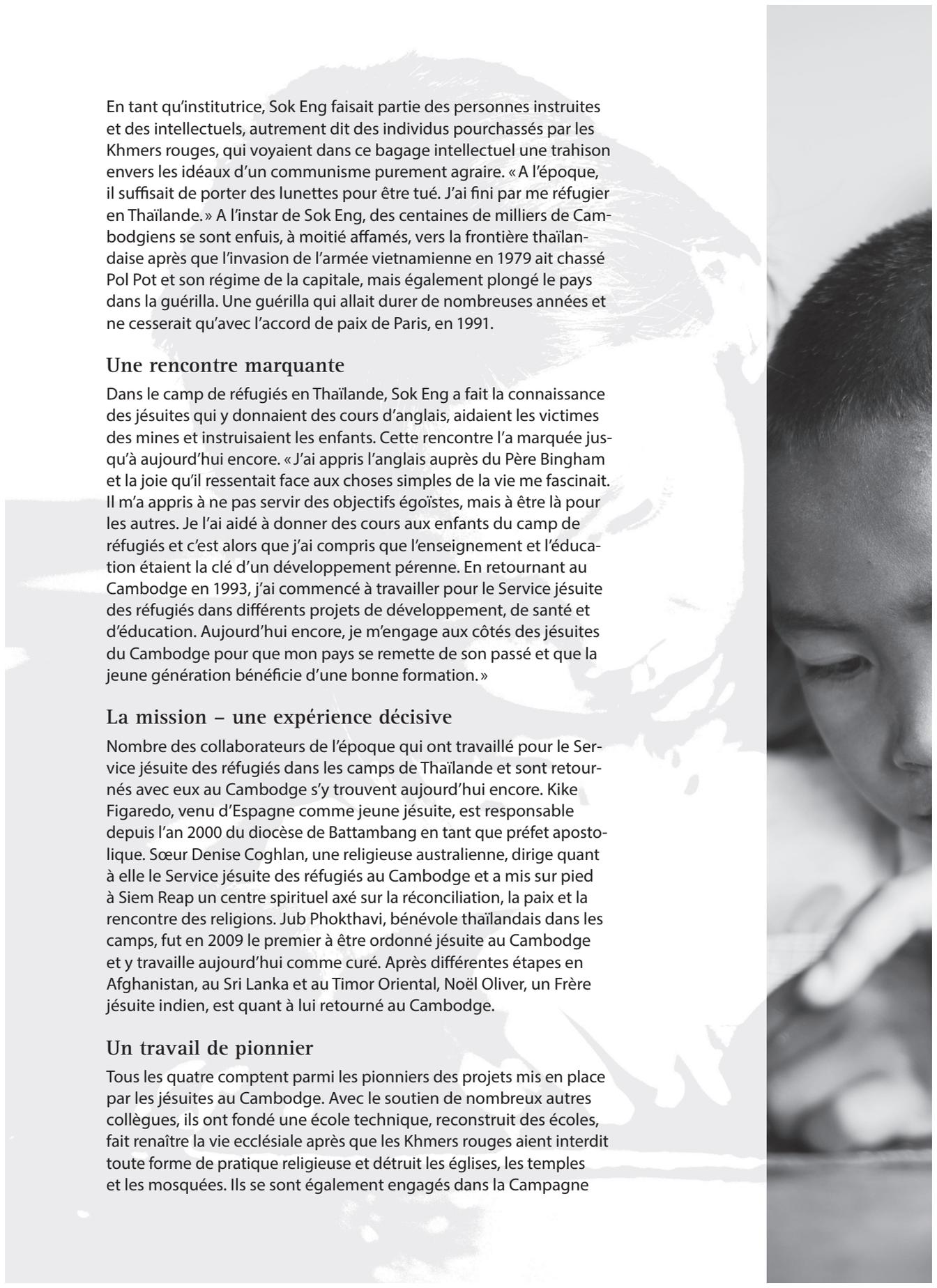
L'apport de l'éducation et de l'enseignement

Il y a quarante ans, les Khmers rouges transformaient le Cambodge en un véritable enfer et réduisaient également à néant le système éducatif. Cela remonte à longtemps, mais en de nombreux endroits les traces de ce passé sont encore perceptibles, comme en ont fait l'expérience le Père Klaus Vähröder et Judith Behnen en se rendant sur place.

Une molaire humaine repose sur la terre. Et ce qui, à côté, pourrait au premier regard passer pour une branche cassée et délavée, se révèle être en réalité un morceau d'os. « Ici, la pluie fait toujours rejaillir des dents, des os et des morceaux de vêtements », déclare un collaborateur du JRS. « Nous les collectons tous les deux mois pour ensuite les conserver dans le respect de la dignité. » Nous nous trouvons devant des fosses communes non ouvertes, de légers monticules sur une prairie qui abritait auparavant un verger. Choeung Ek, à 17 kilomètres de la capitale Phnom Penh, est l'un des 309 anciens *Killing Fields* du Cambodge. Autrement dit, l'un de ces charniers où eurent lieu des exécutions en masse sous le régime sanguinaire des Khmers rouges et de leur leader Pol Pot. Au moins 1,7 million de personnes ont été assassinées à cette époque ou sont mortes de faim, des suites de la torture, du travail forcé ou d'épuisement. Aujourd'hui, Choeung Ek est un lieu de mémorial. Plus de 5000 crânes y sont empilés au cœur d'une tour érigée dans la tradition architecturale bouddhiste.

La terreur maoïste

Il y a 40 ans, le 17 avril 1975, lorsque les Khmers rouges se sont emparés de la capitale Phnom Penh, ils ont été salués comme des libérateurs par une grande partie de la population. Le roi avait été renversé en 1970 par un coup d'Etat militaire et le Cambodge était de plus en plus impliqué dans la guerre du Viêtnam. Mais le régime autoritaire d'inspiration maoïste ne tarda pas à révéler son véritable visage. « Nous habitons à l'époque Phnom Penh », raconte Sok Eng, « et comme tous, nous avons été obligés de quitter la ville pour la campagne. Nous sommes ainsi arrivés à Tropeang Thmor, où nous devons creuser des canaux d'irrigation. Nous étions plus mal traités encore que des bêtes et avons perdu toute forme de liberté. » Les images du passé ressurgissent brutalement dans la mémoire de cette femme de 62 ans alors qu'elle poursuit son récit. « C'était horrible, il n'y avait rien à manger. Tellement de gens sont morts. Mes parents, mes trois sœurs et mes deux frères aussi. Tous sont morts de faim. Moi seule ai survécu. »



En tant qu'institutrice, Sok Eng faisait partie des personnes instruites et des intellectuels, autrement dit des individus pourchassés par les Khmers rouges, qui voyaient dans ce bagage intellectuel une trahison envers les idéaux d'un communisme purement agraire. « A l'époque, il suffisait de porter des lunettes pour être tué. J'ai fini par me réfugier en Thaïlande. » A l'instar de Sok Eng, des centaines de milliers de Cambodgiens se sont enfuis, à moitié affamés, vers la frontière thaïlandaise après que l'invasion de l'armée vietnamienne en 1979 ait chassé Pol Pot et son régime de la capitale, mais également plongé le pays dans la guérilla. Une guérilla qui allait durer de nombreuses années et ne cesserait qu'avec l'accord de paix de Paris, en 1991.

Une rencontre marquante

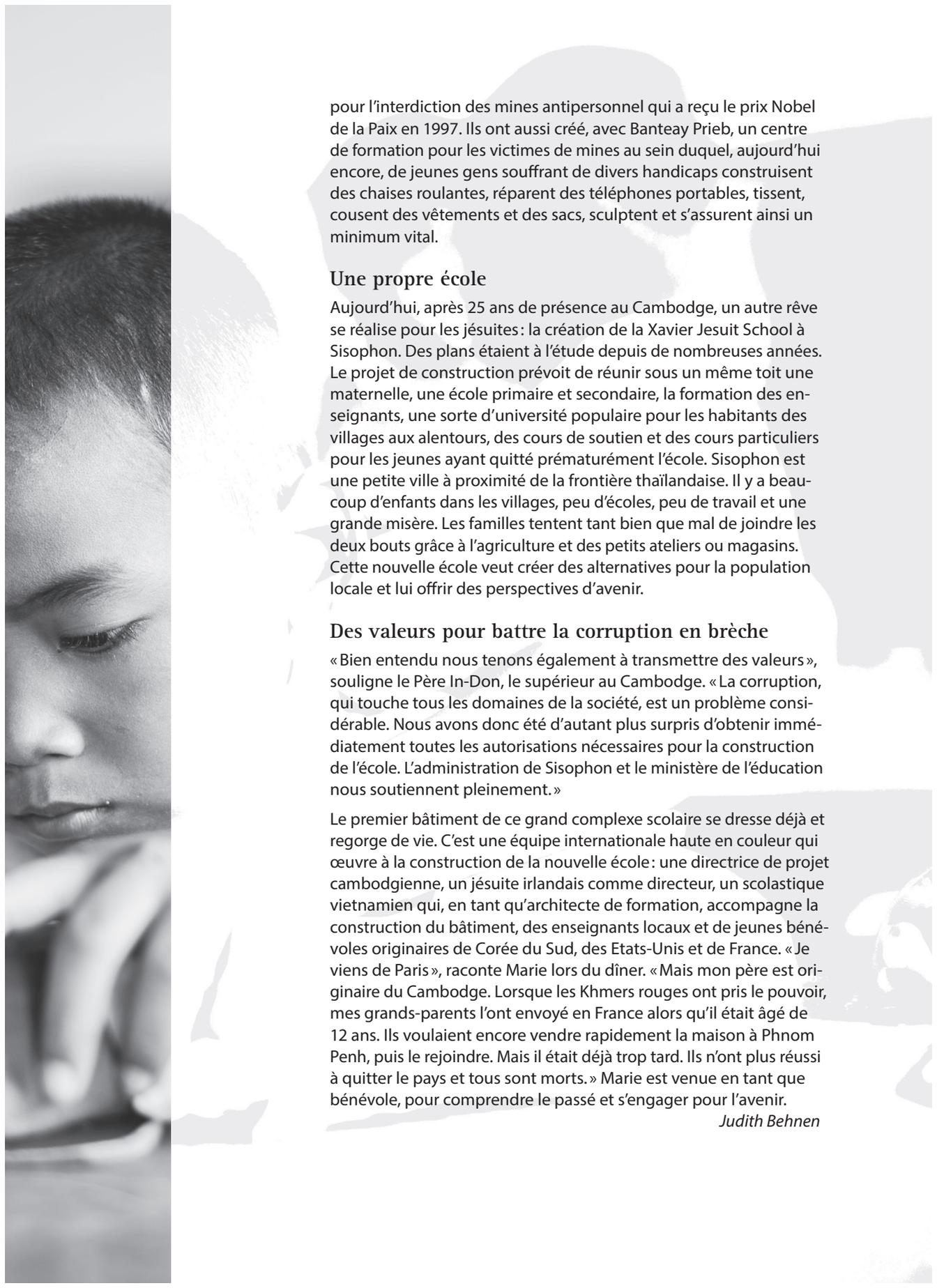
Dans le camp de réfugiés en Thaïlande, Sok Eng a fait la connaissance des jésuites qui y donnaient des cours d'anglais, aidaient les victimes des mines et instruisaient les enfants. Cette rencontre l'a marquée jusqu'à aujourd'hui encore. « J'ai appris l'anglais auprès du Père Bingham et la joie qu'il ressentait face aux choses simples de la vie me fascinait. Il m'a appris à ne pas servir des objectifs égoïstes, mais à être là pour les autres. Je l'ai aidé à donner des cours aux enfants du camp de réfugiés et c'est alors que j'ai compris que l'enseignement et l'éducation étaient la clé d'un développement pérenne. En retournant au Cambodge en 1993, j'ai commencé à travailler pour le Service jésuite des réfugiés dans différents projets de développement, de santé et d'éducation. Aujourd'hui encore, je m'engage aux côtés des jésuites du Cambodge pour que mon pays se remette de son passé et que la jeune génération bénéficie d'une bonne formation. »

La mission – une expérience décisive

Nombre des collaborateurs de l'époque qui ont travaillé pour le Service jésuite des réfugiés dans les camps de Thaïlande et sont retournés avec eux au Cambodge s'y trouvent aujourd'hui encore. Kike Figaredo, venu d'Espagne comme jeune jésuite, est responsable depuis l'an 2000 du diocèse de Battambang en tant que préfet apostolique. Sœur Denise Coghlan, une religieuse australienne, dirige quant à elle le Service jésuite des réfugiés au Cambodge et a mis sur pied à Siem Reap un centre spirituel axé sur la réconciliation, la paix et la rencontre des religions. Jub Phokthavi, bénévole thaïlandais dans les camps, fut en 2009 le premier à être ordonné jésuite au Cambodge et y travaille aujourd'hui comme curé. Après différentes étapes en Afghanistan, au Sri Lanka et au Timor Oriental, Noël Oliver, un Frère jésuite indien, est quant à lui retourné au Cambodge.

Un travail de pionnier

Tous les quatre comptent parmi les pionniers des projets mis en place par les jésuites au Cambodge. Avec le soutien de nombreux autres collègues, ils ont fondé une école technique, reconstruit des écoles, fait renaître la vie ecclésiale après que les Khmers rouges aient interdit toute forme de pratique religieuse et détruit les églises, les temples et les mosquées. Ils se sont également engagés dans la Campagne



pour l'interdiction des mines antipersonnel qui a reçu le prix Nobel de la Paix en 1997. Ils ont aussi créé, avec Banteay Prieb, un centre de formation pour les victimes de mines au sein duquel, aujourd'hui encore, de jeunes gens souffrant de divers handicaps construisent des chaises roulantes, réparent des téléphones portables, tissent, cousent des vêtements et des sacs, sculptent et s'assurent ainsi un minimum vital.

Une propre école

Aujourd'hui, après 25 ans de présence au Cambodge, un autre rêve se réalise pour les jésuites : la création de la Xavier Jesuit School à Sisophon. Des plans étaient à l'étude depuis de nombreuses années. Le projet de construction prévoit de réunir sous un même toit une maternelle, une école primaire et secondaire, la formation des enseignants, une sorte d'université populaire pour les habitants des villages aux alentours, des cours de soutien et des cours particuliers pour les jeunes ayant quitté prématurément l'école. Sisophon est une petite ville à proximité de la frontière thaïlandaise. Il y a beaucoup d'enfants dans les villages, peu d'écoles, peu de travail et une grande misère. Les familles tentent tant bien que mal de joindre les deux bouts grâce à l'agriculture et des petits ateliers ou magasins. Cette nouvelle école veut créer des alternatives pour la population locale et lui offrir des perspectives d'avenir.

Des valeurs pour battre la corruption en brèche

« Bien entendu nous tenons également à transmettre des valeurs », souligne le Père In-Don, le supérieur au Cambodge. « La corruption, qui touche tous les domaines de la société, est un problème considérable. Nous avons donc été d'autant plus surpris d'obtenir immédiatement toutes les autorisations nécessaires pour la construction de l'école. L'administration de Sisophon et le ministère de l'éducation nous soutiennent pleinement. »

Le premier bâtiment de ce grand complexe scolaire se dresse déjà et regorge de vie. C'est une équipe internationale haute en couleur qui œuvre à la construction de la nouvelle école : une directrice de projet cambodgienne, un jésuite irlandais comme directeur, un scolastique vietnamien qui, en tant qu'architecte de formation, accompagne la construction du bâtiment, des enseignants locaux et de jeunes bénévoles originaires de Corée du Sud, des Etats-Unis et de France. « Je viens de Paris », raconte Marie lors du dîner. « Mais mon père est originaire du Cambodge. Lorsque les Khmers rouges ont pris le pouvoir, mes grands-parents l'ont envoyé en France alors qu'il était âgé de 12 ans. Ils voulaient encore vendre rapidement la maison à Phnom Penh, puis le rejoindre. Mais il était déjà trop tard. Ils n'ont plus réussi à quitter le pays et tous sont morts. » Marie est venue en tant que bénévole, pour comprendre le passé et s'engager pour l'avenir.

Judith Behnen

« Ils sont arrivés à la fin de leur voyage »

Depuis le début du mois d'octobre 2015, une cinquantaine de réfugiés vivent au centre spirituel et de formation jésuite de Notre-Dame de la Route (NDR) à Villars-sur-Glâne. Une mise à disposition de chambres bienvenue dans un canton de Fribourg qui fait face à un afflux inhabituel de demandeurs d'asile. Cet hébergement provisoire doit permettre à l'ORS – société qui gère l'encadrement des requérants dans ce canton – de libérer des places pour les nouveaux arrivants dans ses différents foyers de premier accueil.

Ils sont ainsi 44 réfugiés avec quelques enfants en bas âge à être logés à NDR dans l'attente de l'aboutissement de leur procédure d'asile. Tous sont jeunes : ils ont entre 6 mois et 36 ans. Une majorité vient de Syrie (15) et d'Afghanistan (15). Mais il y a aussi des Irakiens (7), des Pakistanais (2), des Somaliens (2), des Guinéens (3) et des Erythréens (4). La moitié d'entre eux sont des hommes célibataires entre 20 et 23 ans. Trois familles ont aussi trouvé refuge dans les murs jésuites, tout comme trois mineurs non accompagnés de 16 et 17 ans.

Ils sont nourris, logés, blanchis à Notre-Dame. « On leur propose également des vêtements que l'on reçoit en don », explique Jean-Bernard Livio sj, directeur de NDR. En dehors de cela, ils reçoivent de l'Etat une indemnité journalière qui va de 1 franc pour les plus jeunes à 3 francs pour les adultes. « Le canton, avec l'argent reçu de la Confédération (env. 60 francs jour/personne), doit loger les requérants, leur permettre de se nourrir, de se vêtir et pallier à tous les frais inhérents à leur présence dont ceux d'hospitalisation s'ils sont nécessaires ; le canton couvre les frais d'assurance maladie/accident ainsi que les coûts de formation (cours de français notamment) et d'accompagnement (chaque requérant est en lien avec un assistant social). »

Destination finale

Les requérants logés à NDR resteront, pour la plupart, en Suisse. Leur procédure d'asile a toutes les chances d'aboutir. Un moment important et délicat : le passage entre l'exil et l'installation définitive dans notre pays. « Ils sont arrivés à la fin de leur voyage et ils en prennent peu à peu conscience », note le Père Livio.

C'est le moment où vont pousser leurs premières racines suisses et où ils vont tenter de s'intégrer pour trouver une place dans notre société occidentale. Ils ont vécu des traumatismes importants qu'ils n'évoquent guère. Ils ont perdu leur situation, leur statut social, leurs repères culturels. Ils ne parlent pas notre langue, gauchement l'anglais pour certains. Alors ce temps suspendu entre deux états, en attente d'une régularisation de leur statut, n'est pas anodin. Ecartelés entre ici et là-bas, ils sont nombreux à être suspendus à leur téléphone, pour retrouver des proches, donner des nouvelles.





« Les adultes ont compris l'importance d'apprendre à connaître leur pays d'accueil. Même les enfants essaient de parler des langues étrangères en captant, ça et là, des mots. Comme cette petite fille qui pleurait parce qu'elle voulait un „baby plus small“ et qui ne comprenait pas qu'on lui propose de petites poupées. Elle avait confondu le mot *big* et *small* », sourit le Père Livio. « Ces enfants seront scolarisés dès que cela sera possible pour leur plus grand plaisir. »

La barrière de la langue n'est pas anecdotique. C'est une source de stress. « Un tiers des réfugiés a récemment reçu une lettre leur disant que leur dossier avait été pris en compte et était en cours d'examen pour l'octroi de leur permis de séjour. Mais comme aucun ne maîtrisait la langue de la missive et que le seul mot qu'ils avaient relevé était POLICE, ils arrivaient au bureau administratif de NDR complètement paniqués. On a dû les rassurer du mieux que l'on pouvait en leur faisant comprendre que c'était plutôt bon signe. »

Leur stress est paradoxalement amplifié par l'ennui. Au quotidien, les occupations sont rares. « Le canton envoie un professeur de français trois après-midi par semaine qui prend les requérants par petits groupes. Il en faudrait davantage », estime le Père Livio qui est en train de chercher parmi ses connaissances des personnes qui maîtrisent l'arabe pour entrer plus facilement en relations avec ceux qui ne parlent ni anglais ni français. Il y a également un voisin au centre jésuite qui s'est proposé de donner bénévolement une dizaine de soirées de cours sur la Suisse, à partir notamment des dessins de Mix et Remix tirés de ses livres sur la Suisse. Une jolie initiative.

Un accueil provisoire

L'accueil de réfugiés à NDR est, rappelons-le, provisoire. Entre le 1^{er} octobre et la mi-janvier, date prévue pour le début de travaux de rénovation du centre, face à l'afflux des migrants qui fuient la guerre, les jésuites de Suisse ont accepté de louer la maison à l'Etat de Fribourg pour y loger des requérants d'asile. D'ici début 2016, la situation de la majorité d'entre eux sera régularisée. Sauf, sans doute, celle des Erythréens, qui vont être reconduits dans leur premier pays d'accueil, conformément aux accords de Dublin.

Et Jean-Bernard Livio sj de souligner : « Réfugié n'est pas un métier. C'est une situation qu'ils n'ont pas choisie. Ils avaient au pays une profession qu'ils ne sont pas sûrs de pouvoir ré-exercer un jour ou suivaient des études supérieures. Certaines nationalités „ennemies“ doivent désormais cohabiter. Notre rôle est de trouver un moyen de leur permettre d'être pacifiés et de reprendre confiance. »

Cet état d'urgence auquel l'Europe n'avait pas prévu de faire face dans cette proportion nous prend tous au dépourvu. Et ces structures d'accueil sont essentielles pour qu'une intégration puisse s'opérer en douceur, pour le bien des requérants et celui de l'Etat!

Céline Fossati



Jésuites international, l'organisation caritative des jésuites suisses

Nous faisons partie d'un réseau international et soutenons des projets sociaux et pastoraux dans plus de 50 pays. Avec l'assistance de nos partenaires jésuites locaux, nous aidons les hommes et les femmes dans le besoin à bâtir un meilleur avenir.

Rien que dans le domaine de la formation, nous avons soutenu en 2014 environ 100 projets conduits par des jésuites. Les projets de nos multiples partenaires sont financés avant tout par les dons.

Jesuiten weltweit / Jésuites international

Hirschengraben 74

8001 Zurich

Tél.: +41 44 266 21 30

E-mail: prokur@jesuiten-weltweit.ch

Compte pour les dons

Postfinance : **80-22076-4**

IBAN: **CH48 0900 0000 8002 2076 4**